

Festival linguistique en Belgique francophone

André BÉNIT

Universidad Autónoma de Madrid

Real, E., Jiménez, D., Pujante, D. y Cortijo, A. (eds.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2001, pp. 699-707, I.S.B.N.: 84-370-5141-X.

Le langage à Bruxelles n'était plus le dialecte flamand sans être devenu le français ou le néerlandais. Il flottait entre plusieurs langues, car sous les apparences du français se retrouvaient l'accent, la syntaxe et le vocabulaire du dialecte flamand original, des apports hispaniques datant de l'occupation espagnole trois siècles plus tôt, les ajouts de l'enseignement obligatoire du néerlandais durant le XX^e siècle, l'invasion sournoise de l'anglais pratiqué par les fonctionnaires européens : peu de populations ont été exposées à un tel salmigondis linguistique.¹

C'est ainsi que Jacques Neiryneck, qui imagine la capitale belge envahie par une milice flamande – ce qui explique qu'il s'exprime au passé –, résume – et caricature – la situation linguistique de la ville dans *Le Siège de Bruxelles*.

Dans les histoires qu'ils aiment à se raconter sur les francophones périphériques, des histoires aux relents pseudo-racistes et farcies de préjugés souvent dus à la méconnaissance, les Français décrivent leurs voisins du Nord comme étant d'une part de gros mangeurs, de grands buveurs et d'infatigables fêtards, d'autre part, comme des êtres incapables de s'exprimer correctement. Sans doute les Belges ne sont-ils pas tout à fait innocents et étrangers à certaines de ces descriptions. La tradition picturale essentiellement flamande, des oeuvres littéraires et quelques chansons ont en effet forgé cette caricature.

Ainsi, il est encore des *Hexagonaux* qui s'imaginent que les habitants du plat pays parlent un idiome bizarre, difficilement descriptible, appelé le belge !

S'ils ont entendu certains comiques français, ces mêmes métropolitains seront tout aussi convaincus de l'existence d'un accent belge typique, mythique, *grosso modo* celui des Flamands parlant français ou des Bruxellois « bilingues ». Notons que l'accent de ces « imitateurs » remonte à une certaine paralittérature

¹ Neiryneck, Jacques, *Le siège de Bruxelles*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996 (cité par Lebouc, Georges, *Le belge dans tous ses états. Dictionnaire de belgicisms, grammaire et prononciation*, Paris, Ed. Bonneton, 1998, p. 11).

bruxelloise du début du siècle. Or, il existe, à côté de cet accent d'une certaine frange de Bruxellois, d'autres accents allant du picard au liégeois, de même qu'il existe en France une multiplicité d'accents régionaux.²

Les linguistes et les grammairiens sérieux le reconnaissent désormais, l'image d'un français unitaire n'est qu'une fiction car, dans la pratique quotidienne, la langue française, idiome centralisé s'il en est, varie en fonction de paramètres géographiques, historiques, fonctionnels et socio-professionnels.

Il n'empêche que beaucoup de francophones périphériques, obsédés par la norme du *Bon Usage*, ressentent leurs pratiques quotidiennes comme peu légitimes, voire non légitimes, et vivent en état d'insécurité linguistique. Divers travaux de sociolinguistique³ récents soulignent cet inconfort qui caractérise les relations que beaucoup de francophones belges entretiennent avec leur langue.

Certes, agencer les particularités du français de Belgique en un tout compact n'est point aisé. En effet, malgré l'exigüité de la francophonie belge, « en matière de parler(s) belge(s), le pluriel s'impose ».⁴

Par ailleurs, l'absence de frontière naturelle ainsi que les échanges commerciaux et culturels entre le sud de la Belgique et les départements du nord de la France font que leurs habitants partagent plusieurs écarts par rapport à la norme parisienne. La frontière politique n'a ici que peu de sens linguistique.

Sans doute est-ce sur le plan lexical que les particularités du français parlé par les Belges – toute généralisation se révèle dangereuse ! – sont les plus faciles à appréhender et les plus utiles à signaler. Pour les francophones non belges ainsi que pour les étudiants de français se rendant en Belgique, les pièges tien-

² Consulter Klinkenberg, Jean-Marie, « Une langue, une communauté », in *Wallonie Bruxelles, une même passion: la langue française*, Wallonie / Bruxelles, Revue bimestrielle internationale éditée par la Communauté française de Belgique et la Région wallonne, octobre 1995, n° 53, pp. 4-9.

³ Consulter notamment:

– Garsou, Martine, *L'image de la langue française. Enquête auprès des Wallons et des Bruxellois*, Français & Société 1, Bruxelles, Service de la langue française, Direction générale de la Culture et de la Communication, février 1991.

– Lafontaine, Dominique, *Les mots et les Belges. Enquête sociolinguistique à Liège, Charleroi, Bruxelles*, Français & Société 2, Bruxelles, mars 1991.

– Lafontaine, Dominique, « Les attitudes et les représentations linguistiques », in *Le français en Belgique* (sous la dir. de Blampain, D., Goosse, A., Klinkenberg, J.-M., et Wilmet, M.), Louvain-la-Neuve, Duculot-Communauté française de Belgique, 1997, pp. 381-390.

⁴ Lafontaine, D., 1991, p. 33.

nent principalement à un lexique propre contenant des mots étrangers au français de France ainsi que des faux amis.

Notre objectif n'est nullement celui de faire un relevé de ce qui distingue le français de Belgique de celui parlé dans la Ville lumière. Cependant, nous aimerions illustrer brièvement certaines de ces différences par le vocabulaire du jeu et de la fête, puisque tel est le thème de ce colloque.

Certes, les jeux favoris des petits Français et de leurs homologues belges sont souvent identiques ; et pourtant, les noms qui les désignent peuvent varier d'un pays à l'autre : ainsi, dans certaines régions de Belgique, *cachette* ou *cachette-caché(e)* désigne le jeu de cache-cache, *Cachette courir* celui de la course poursuite et *Cachette(-) plus(-) haut* le jeu de chat perché.

Quand ils vont à la *kermesse* ou à la foire, les enfants (belges, du nord de la France et de Suisse) font des tours de *carrousel*, prononcé couramment « carroussel » (avec l'acception archaïque de manège de chevaux de bois) tandis que leurs parents commandent des *croustillons*, sortes de beignets saupoudrés de *sucre impalpable* (en poudre), dont le nom flamando-bruxellois est *smoutebolle* ou *smoutebolleke*. Ils y dégustent aussi, dans les *fritkots* (friteries), des *fricadelles*, boulettes de viande hachée, généralement consommées avec des frites.

Lieu de villégiature par excellence, la côte belge est bien connue pour quelques-unes de ses spécialités, tels ses *cuistax* ou *cuisse-tax*, de petites voitures à pédales que louent les enfants ou les vacanciers désireux de faire de longues promenades sur les digues, ou encore les délicieuses *bab(e)lut(t)es*, bonbons au miel (connu aussi dans le nord de la France). Sur la plage, il n'est pas rare de voir les petits enfants faire des *cumulets*, c'est-à-dire des culbutes.

Passons à l'argot universitaire belge beaucoup plus utile, notamment pour les étudiants Erasmus et Socrates !

Une fois à l'*unif* (faculté), surtout s'il loue un *kot* (mot flamand signifiant réduit ou placard), l'étudiant apprendra vite à *guindailler* en compagnie de ses *cokoteurs* et *cokoteuses*, voire *cokotiers* et *cokotières*. Au cours de ces *guindailles*, des sorties ou des beuveries qui n'ont rien de guindé, il boira des *pinjtjes* (bières de 25 ou 33 centilitres) et fera des *à-fond* c'est-à-dire des cul-sec. Rien de surprenant après cela qu'il soit *bitu* ou *zat* (saoul), qu'il prenne une terrible *biture* ou *doufe* (cuite) et qu'il lui faille passer par le *pissodrome* !

Les étudiants peu sérieux ont l'habitude de *brosser* les cours (au lieu de les sécher) et d'aller jouer au *kicker* (baby-foot) ou encore au *vogelpik* (jeu de fléchet-

tes) dans les *estaminets* (terme qui tombe peu à peu en désuétude) ou les *caberdouches*, un terme encore bien vivant, du moins à Bruxelles, pour désigner les cafés populaires.

Les rivalités entre Bruxelles et Louvain survivent dans quelques chansons dont la plus célèbre commence par « A bas la calotte, à bas les calotins !... ». Si les étudiants louvanistes, catholiques à l'origine, portent la *calotte*, sorte de bérêt rond en imitation d'astrakan, les Bruxellois et leurs collègues liégeois portent la *penne*, une coiffure typique prolongée par une visière plus ou moins longue.

Tout ce folklore, l'étudiant l'apprendra notamment au cours d'un *baptême* (le fameux bizutage) organisé en début d'année dite *académique*.

La frontière linguistique traversant la Belgique de part en part, il est normal que les deux principales langues officielles du royaume se soient contaminées. Ainsi, si le flamand compte un nombre significatif de *francésismes*, le français de Belgique est, lui, truffé de termes ou de tournures d'origine flamande, et cela dans de nombreuses régions. Mais c'est surtout à Bruxelles et dans son agglomération que les belgicismes sont les plus fréquents. Ville de services, la capitale belge et européenne est envahie quotidiennement par des *navetteurs* (banlieusards) wallons et flamands qui y apportent leurs accents et leurs expressions ; pour des raisons historiques et professionnelles, elle est une ville de brassage et de contacts linguistiques.⁵ Rien d'étonnant à ce que ces francophones, les Bruxellois en tête, soient en proie à un certain malaise linguistique ! La description faite par Jacques Neiryck, qui présente le langage bruxellois comme un véritable sabir, n'est évidemment point faite pour les rassurer.

Nous l'avons dit, les enquêtes réalisées récemment l'indiquent : nombre de francophones de Belgique nourrissent un complexe d'infériorité linguistique, non exempt d'ambiguïté il est vrai, à l'égard du français tel qu'il est parlé et écrit en France où, en matière linguistique et plus généralement culturelle, Paris légifère. N'est-ce pas en effet dans la capitale française que se définit ce qui est légitime ou non, acceptable ou non, *français* ou régional ?⁶

Cette tendance à considérer que les Français sont les détenteurs du bon langage et à décrire en termes plutôt péjoratifs la manière de parler belge est plus forte chez les Bruxellois qui apparaissent plus inquiets que les Wallons sur leurs

⁵ Lafontaine, D., 1991, p. 14.

⁶ Lafontaine, D., 1997, p. 384.

propres capacités langagières ; cette insécurité résulte sans nul doute de la situation de concurrence imposée à la langue française, en particulier par le néerlandais mais aussi par l'anglais, dans la capitale du pays.

Comment ses compatriotes en sont-ils venus à un tel degré de masochisme ?, s'interroge Wilmet, car, en Belgique romane, le français n'est pas une langue étrangère. Et de citer André Goosse pour qui

l'histoire du français en Wallonie n'est pas fort différente de celle du français en Lorraine, en Normandie ou en Bourgogne. Nous sommes nous aussi de la première francophonie. Le français nous appartient autant qu'aux Lorrains, Normands et Bourguignons et, par privilège d'ancienneté, plus qu'aux Auvergnats, Provençaux et Languedociens.⁷

Certes, tandis que, tout au long du XIX^e siècle, l'esprit jacobin imposait l'idéal parisien à tout l'Hexagone, replié derrière sa frontière administrative, le français de Belgique échappait à son emprise ; aussi les particularités locales s'y sont-elles développées en vase clos. Toutefois, les études montrent le taux faible de différence « objective » entre le français hexagonal et celui de Belgique où la plupart des locuteurs s'accommodent d'« une norme intermédiaire, qui ne leur a jamais été explicitement enseignée : il existe donc un bon usage des francophones de Belgique, qui n'est pas exactement celui du XVI^e arrondissement ».⁸ Si l'on néglige quelques régionalismes lexicaux qui ne perturbent aucunement la communication, les pratiques langagières sont bien les mêmes à Mons et à Dijon, à Bruxelles et à Bordeaux. C'est donc avant tout dans l'imaginaire linguistique des locuteurs francophones de Belgique que persiste le sentiment que la France et la Belgique sont encore « deux pays qu'une même langue sépare ».⁹

Francophonie oblige (?), les études actuelles sur les belgicismes – les linguistes préfèrent le terme *belgisme* dépourvu de relent péjoratif – ne sont plus des *chasses* mais de simples relevés, car la traque, impitoyable il y a peu, semble aujourd'hui fortement démodée, et ce malgré la réédition récente d'une *Nouvelle*

⁷ Cité par Wilmet, Marc, « Une certaine idée du français », in *Le français en débat, Français & Société* 4, Bruxelles, Service de la Langue française, Direction générale de la Culture et de la Communication, février 1992, p. 13.

⁸ Klinkenberg, J.-M., 1995, p. 6.

⁹ Francard, Michel, « Le français en Wallonie », in *Le français en Belgique*, Louvain-la-Neuve, Duculot-Communauté française de Belgique, 1997, p. 233.

chasse aux belgicisms sous la direction d'Albert Doppagne.¹⁰ A ce propos, Wilmet se félicite que les chasseurs – souvent belges – soient devenus de simples braconniers !

Que le sentiment diffus de malaise ne se traduise pas, ou plus, par une valorisation quasi aveugle de l'usage français¹¹ n'est certainement pas étranger à cette évolution. Les enquêtes signalent en effet la forte ambivalence des sentiments des locuteurs belges, du moins de certains d'entre eux, à l'égard de leur manière et de la manière française de parler.¹² Car, si la majorité des Belges francophones se réfèrent encore à *la* norme au moment de définir le *bon usage*, beaucoup refusent désormais de se plier à *la* norme hexagonale. On notera que ce sont principalement les jeunes et, curieusement peut-être, les locuteurs les plus instruits et donc les plus aptes à s'exprimer dans un français proche ou identique à celui des métropolitains qui rejettent l'idée d'infériorité du belge ainsi que la soumission linguistique à la France.¹³

Que les francophones de Belgique se trouvent, vis-à-vis de la France, dans une position de dominés linguistiques – et culturels – semble incontestable. Toutefois, face à une variété considérée comme plus prestigieuse, les membres d'un groupe de locuteurs dominés peuvent adopter au moins deux attitudes opposées : « ils reconnaissent le prestige de la variété dominante et le faible prestige relatif de leur façon de parler, ou ils [...] travaillent à un renversement de la hiérarchie des valeurs habituelles en faisant de l'instrument de la honte l'emblème de leur fierté ou de leur identité ».¹⁴

Certes, la sujétion linguistique et pourtant culturelle à la France, qui va généralement de pair avec un mépris pour les façons de parler perçues comme *régionales* et non légitimes, est une attitude encore courante. Mais il est des

¹⁰ Doppagne, Albert & coll., *Nouvelle chasse aux belgicisms*, Bruxelles, Office du bon langage de la Fondation Charles Plisnier, 1995.

¹¹ Lafontaine, D., 1997, pp. 384-385.

¹² La tendance auto-dépréciative, plus forte chez les Bruxellois et les gens de plus de 45 ans – les moins favorables aux belgicisms et aux tournures régionales –, est toutefois compensée par d'autres attitudes, faites d'un mélange d'admiration et de rejet envers la manière française et d'une certaine fierté régionale – un large consensus se dégage pour affirmer que « certains belgicisms sont savoureux » – surtout chez les Wallons et les jeunes qui revendiquent davantage le droit à l'expression régionale (Lafontaine, D., 1991, pp. 22-23).

¹³ Garsou, M., 1991, p. 22.

¹⁴ Lafontaine, D., 1991, p. 33.

signes permettant de croire en l'affleurement de normes propres à la francophonie belge – les belgismes perçus comme corrects ou *de bon aloi* –, différentes des normes françaises et des usages populaires. Comme le signale Michel Francard,

[...] d'importants changements apparaissent dans les représentations des jeunes Wallons, qui témoignent à la fois d'une rupture avec la logique du conflit diglossique et d'une plus grande sécurité linguistique. Cette évolution [...] annonce peut-être la concrétisation de cette francophonie « plurielle » [...]. Car l'avenir du français, en Wallonie ou ailleurs, passe indéniablement par une légitimation des productions culturelles et des variétés linguistiques hors Hexagone qui seule pourra donner aux Wallons, comme aux autres communautés périphériques, le sentiment d'être des francophones à part entière.¹⁵

Lot des collectivités périphériques, l'insécurité linguistique conditionne incontestablement la production de leurs littératures. Le choix de la langue d'expression n'est pas commode pour leurs écrivains : doivent-ils s'exprimer dans une variété linguistique prestigieuse mais que leur public cible ressentira comme exogène ; ou leur faut-il utiliser une variété linguistique plus familière mais non porteuse de légitimité symbolique ?¹⁶

Ainsi, la vie intellectuelle et culturelle des francophones de Belgique est depuis toujours conditionnée par l'attitude à adopter à l'égard de la mère patrie linguistique. Les écrivains, désireux d'être reconnus, y sont inévitablement balottés entre des sentiments centripètes et centrifuges.

Certes, la situation en Belgique francophone, où le français ne peut être considéré comme une langue « coloniale », n'est en rien comparable à celle des régions où il s'est imposé à d'autres parlers. Et pourtant, le problème de la langue d'écriture y est au centre de tous les débats littéraires, non seulement dans la phase dite *dialectique* – celle qui débute à la fin des années 60 – mais déjà lors des phases précédentes. C'est en effet la langue qui sert d'argument principal aux théoriciens des deux premières périodes, dites *centripète* et *centrifuge*, pour affirmer l'identité belge ou française de la production littéraire.

¹⁵ Francard, M., 1997, pp. 236-237.

¹⁶ Klinkenberg, J.-M., « Le problème de la langue d'écriture dans la littérature francophone de Belgique de Verhaeren à Verheggen », in *Rencontres littéraires francophones. L'identité culturelle dans les littératures de langue française*, Paris, Agence de Coopération culturelle et technique, Pécs, Presses de l'Université de Pécs, 1989, p. 65.

Cette question se manifeste sur le plan des pratiques par un balancement entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie stylistiques. Selon les époques, tributaires de différents facteurs, notamment historiques, les écrivains penchent pour l'un ou l'autre de ces remèdes au problème de l'insécurité linguistique et culturelle.

La première solution – dite *classique* – domine, on le sait, la période qui va des années folles aux *Golden sixties*, et se caractérise par l'excès de contrôle qui débouche généralement sur un purisme de la langue, lequel s'accompagne souvent du classicisme des formes et de la surévaluation du modèle français. L'autre solution, celle qui prévaut de l'indépendance de la Belgique en 1830 à la Première Guerre mondiale et revient en force dans les années soixante, est assurément plus intéressante. Car cette tendance, celle des *irréguliers du langage*, se caractérise par une revendication identitaire via le rejet de la norme et l'expérimentation tous azimuts. On le sait, les oeuvres des grands classiques belges de la fin du XIX^e siècle, les De Coster, Verhaeren, Eeckhoud, Maeterlinck parmi bien d'autres, seront peu ou prou marquées par cette tendance. Mais si l'aventure stylistique marqua tout spécialement cette époque, les héritiers ne manquèrent pas durant la période *française* : le plus célèbre est, à n'en pas douter, Michel de Ghelderode. Notons que cette tendance se manifestera aussi dans les genres paralittéraires, comme la bande dessinée : on se souviendra du langage des *Schtroumpfs* ou des jurons tonitruants du capitaine Haddock. Le représentant par excellence de la solution aventuriste qui revient à l'honneur dès la fin de la décennie 60 est de toute évidence Jean-Pierre Verheggen ; conscient que les conflits langagiers sont le reflet de luttes vitales, il définit son idiolecte comme le *populo-lacanian*, un cocktail subtil et explosif qui dynamite tout ordre établi au profit du règne de la discordance. Il est vrai que dans un pays où ils se sentent souvent ignorés et où ils ont la chance de ne pas finir en monstres sacrés, les artistes peuvent oeuvrer en toute liberté, sans se soucier de flatter les puissants.¹⁷ « La dérision est importante dans la mesure qu'il s'agit d'une question de santé mentale. Se prendre au sérieux est une ouverture à tous les intégrismes »,¹⁸ signale le populaire José Géal, alias Toone VII.

¹⁷ Berenboom, Alain, « Les Belges rient dans la bergerie », in *Wallonie / Bruxelles*, avril-mai 1997, n° 59, p. 4.

¹⁸ Cité par Danval, Marc, « Au théâtre de Toone le langage bruxellois est l'esperanto de l'avenir », in *Wallonie / Bruxelles*, avril-mai 1997, n° 59, p. 40.

Certes, le levier initial de l'ironie consiste, pour beaucoup d'écrivains belges, à détourner le premier matériau littéraire, la langue elle-même ; mais nombreux sont aussi ceux qui, comme Jean-Luc Outers ou Amélie Nothomb, choisissent de faire des pieds de nez à leur entourage dans un style classique. « Ici, le goût de déboulonner les idées reçues et les réputations bétonnées passe par le respect apparent des formes et des consignes. Il n'en est que d'autant plus dévastateur ».¹⁹

Dans une allocution prononcée à l'occasion de l'opération *La langue française en fête* organisée en mars 1997, Bruno Coppens, « ardent défonceur de la langue française »,²⁰ s'adressait ainsi à celle dont, disait-il, ça allait être la fête ! : « Oui je découvre tous les jours qu'il y a en vous tant d'atouts envoûtants que vanter vos atours à l'entour à tout vent m'envoûte tant et tant qu'il est tentant de vous chambouleverser... ».

Et de rassurer les inquiets : « Jouer avec les mots n'ouvre pas la porte aux championnats d'orthogaffes. Non, je prétends que le plaisir de jouer avec une langue donne l'envie de mieux la connaître ».

La langue française, réalité vivante et dynamique, ne devrait-elle pas être avant tout une source de plaisir et de créativité ? Le temps est sans doute venu de modifier l'image assez austère qui s'y attache depuis des siècles pour en offrir une vision plus positive.

Ainsi, en guise de conclusion, retenons le conseil de Martine Garsou : « Les plus distants du pouvoir normatif du dictionnaire, [les jeunes] sont par conséquent les plus sensibles à la créativité lexicale. C'est sans doute par le biais du jeu sur les mots qu'on pourra le mieux les sensibiliser à la problématique de la langue ».²¹

¹⁹ De Decker, Jacques, « Histoires de rire, folies belgères et autres espiègleries. Approche semi-sérieuse de l'humour dans les lettres belges », in *Wallonie / Bruxelles*, avril-mai 1997, n° 59, p. 38.

²⁰ Coppens, Bruno, « Ardent défonceur de la langue française... », in *Wallonie/Bruxelles*, avril-mai 1997, n° 59, p. 39.

²¹ Garsou, M., 1991, p. 35.